

Études littéraires africaines

AHOULI (Akila), *Oralité in modernen Schriftkulturen. Untersuchungen zu afrikanischen und deutschsprachigen Erzähltexten*. Frankfurt a. M. / London : Iko-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 2007, 316 p. – ISBN 978-3-88939-857-4



Thorsten Schüller

Number 27, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1034309ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1034309ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schüller, T. (2009). Review of [AHOULI (Akila), *Oralité in modernen Schriftkulturen. Untersuchungen zu afrikanischen und deutschsprachigen Erzähltexten*. Frankfurt a. M. / London : Iko-Verlag für Interkulturelle Kommunikation, 2007, 316 p. – ISBN 978-3-88939-857-4]. *Études littéraires africaines*, (27), 84–85. <https://doi.org/10.7202/1034309ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Ouvrages généraux

AHOULI (AKILA), *ORALITÄT IN MODERNEN SCHRIFTKULTUREN. UNTERSUCHUNGEN ZU AFRIKANISCHEN UND DEUTSCHSPRACHIGEN ERZÄHLTEXTEN*. FRANKFURT A. M. / LONDON : IKO-VERLAG FÜR INTERKULTURELLE KOMMUNIKATION, 2007, 316 P. – ISBN 978-3-88939-857-4.

Le livre d'Akila Ahouli traite de l'éternel thème des littératures africaines, l'oralité, tout en élargissant la perspective : le germaniste A. Ahouli, membre de l'« école de Hanovre » dirigée par Leo Kreutzer, compare des romans africains dans lesquels se manifestent les traits d'une oralité « écrite » avec des textes (romans, nouvelles, contes) écrits en langue allemande qui sont eux aussi marqués par l'oralité. Dans l'introduction, A. Ahouli formule une première thèse qui exprime en même temps son engagement : la dichotomie entre écriture et oralité mène à une valorisation hiérarchisée des deux esthétiques littéraires. L'oralité est, d'après lui, trop souvent synonyme de prémodernité et de primitivisme. L'auteur entreprend donc de montrer que des éléments d'une littérature orale se retrouvent aussi dans des textes issus d'une société dite développée et (à première vue) fortement marquée par l'écriture. Ce faisant, l'auteur veut explicitement s'opposer aux préjugés contre la littérature orale. Ses analyses s'appuient sur les théories de Gérard Genette développées dans *Palimpsestes* et sur le modèle narratologique de Franz K. Stanzel pour dégager les « archives de l'oralité » qui se cachent, d'après lui, dans tous les genres narratifs, qu'ils soient d'origine africaine ou européenne. Les textes sont donc des « palimpsestes » qui contiennent un sous-texte oral. Un rôle important incombe au narrateur, dont le discours est souvent mis en scène comme celui d'un narrateur oral, d'où l'intérêt d'A. Ahouli pour le modèle de Stanzel.

Les analyses sont divisées en deux parties : la première est consacrée aux textes africains, la deuxième aux textes en allemand. L'auteur dégage les traits de l'oralité dans les romans *L'Esclave* de Félix Couchoro, *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma ainsi que dans un conte de Birago Diop, *Liquidimalgam*. Il est peu étonnant de trouver les marques de l'oralité dans ces textes : les auteurs profitent de la tension entre oralité et écriture pour en faire un programme esthétique et intègrent des proverbes, des chansons, des mots ou des métaphores provenant des langues africaines dans les textes écrits en français. Dans leurs œuvres, influencées en même temps par la littérature française « classique », telle qu'elle a été enseignée dans les écoles coloniales, et par le patrimoine culturel de l'oralité, ils manifestent leur « double socialisation littéraire » (J. Riesz) et élaborent à travers leurs langues romanesques « africanisées » une « esthétique de résistance » (« *Ästhetik des Widerstands* »). Malgré la lucidité des analyses et la pertinence des résultats, le bilan de cette partie ne surprend pas : il existe déjà une vaste littérature sur le phénomène de l'« écriture orale » ou « oralité écrite ». La partie consacrée aux textes allemands peut intéresser davantage le lecteur. Dans le conte *Spiegel, das Kätzchen* (1856) du Suisse Gottfried Keller, la nouvelle *Pfisters Mühle. Ein*

Sommerferienheft (1884) de Wilhelm Raabe, la nouvelle *Der Schimmelreiter* (1888) de Theodor Storm et le roman *Jahrestage* (I, 1970 ; II, 1971 ; III, 1973 ; IV, 1983) d'Uwe Johnson, A. Ahouli trouve de nombreuses traces d'oralité. Celles-ci sont bien évidemment dues à d'autres motivations que celles des auteurs africains : il ne s'agit plus de déconstruire une langue littéraire en l'africanisant. Mettre en scène de l'oralité en l'opposant à une esthétique écrite peut, dans les œuvres germanophones, symboliser une tradition qui – dans la logique des textes – contraste avec un processus de modernisation et aide à illustrer celui-ci. L'étude des textes allemands sous l'angle de l'oralité ainsi que l'analyse des différentes motivations des auteurs s'avèrent ainsi originales et fructueuses.

La comparaison des textes africains et allemands donne aussi la possibilité de réfléchir sur la nature même et sur la pertinence d'une méthode comparatiste. Quelle est la légitimation d'une comparaison de textes issus de deux contextes, de deux époques, et de deux continents tout à fait différents ? Une discussion théorique plus détaillée sur la méthode aurait contribué à plus de cohérence dans ce livre au demeurant intéressant.

■ Thorsten SCHÜLLER

MONCEAUX (PAUL), *LES AFRICAINS, I. LES INTELLECTUELS CARTHAGINOIS. LE GÉNIE AFRICAÏN ET L'ÉDUCATION CLASSIQUE. LA VIE LITTÉRAIRE À CARTHAGE. PRÉSENTATION, COMMENTAIRES ET INDICES* : LEILA LADJIMI SEBAÏ. TUNIS : ÉDITIONS CARTAGINOISERIES, 2009, 168 P. – ISBN 978-9973-704-09-2.

Paul Monceaux (1859-1941) fut un des plus grands historiens et latinistes de son temps. Bien que ce ne soit pas l'objet du présent livre, on rappellera notamment qu'il contribua de manière décisive à la connaissance des écrivains chrétiens d'Afrique, et plus généralement qu'il fit partie de ces pionniers qui montrèrent que le christianisme ancien pouvait être étudié de manière laïque et rigoureuse.

Le présent ouvrage est la réimpression d'un de ses premiers livres, publié à Paris en 1894 : *Les Africains. Étude sur la littérature latine d'Afrique. Les païens*. Pour être précis, ce volume ne comporte pas l'ensemble de l'ouvrage de 1894, mais le premier livre (« Le génie africain et l'éducation classique ») et le dernier chapitre (« La vie littéraire à Carthage »). Autant le dire franchement, cette réédition n'est pas le plus bel hommage qu'on pouvait rendre à P. Monceaux. Ce fut un immense chercheur, mais les pages qu'il a consacrées au « génie africain » ne sont certainement pas les meilleures qu'il ait écrites, et elles ont aujourd'hui beaucoup vieilli.

Ce qui est le plus gênant pour le lecteur actuel, ce ne sont pas des erreurs vénielles comme l'attribution de l'*Epitome de Caesaribus* à Aurélius Victor (p. 85, n. 8) ou la mention de « Victor de Tunis » (p. 117) au lieu de Victor de Tunnuna. Plus grave est la thèse, défendue avec passion par l'auteur, selon laquelle il y aurait eu une spécificité, à la fois linguistique et stylistique, du latin d'Afrique. Cette théorie est aujourd'hui presque unanimement abandonnée, et de fait elle reposait sur des arguments très faibles : il est absurde de